3e Année. — N° 6

20 Mars 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

SCIENCES OCCULTES — PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Le Journal parait du 1er au 5 et du 15 au 20 de chaque mois

Le dimanche 28 mars, à 2 heures précises, les spirites se réuniront, comme d'habitude, au cimetière du Père-Lachaise, devant le tombeau d'Allan Kardec, pour célébrer l'anniversaire de la désincarnation du maître. Le soir, banquet commémoratif.

LETTRE OUVERTE
A M. VICTORIEN SARDOU

Monsieur et cher Maître,

Maintenant que les derniers échos de *Spiritisme* ont cessé de faire retentir la salle de la Renaissance, je viens, après tant d'autres, vous dire ma pensée sur l'œuvre que vous avez eu le grand courage de faire représenter.

Les journalistes nous ont fait des comptes rendus des premières représentations. Ils ont à peu près compris le but que vous poursuiviez, et quelques-uns en sont venus à dire que le spiritisme pouvait bien être quelque chose de sérieux. C'est déjà beaucoup, et c'est à vous que nous devons ce revirement de l'opinion.

J'ai assisté, avec ma famille, à une des *dernières* de *Spiritisme*. C'est pourquoi je viens un peu tard étudier votre œuvre au profit de mes lecteurs. Et si je donne à mon compte rendu la forme d'une lettre à votre adresse, c'est uniquement pour obéir à un mouvement de sympathie dont je ne suis pas le maître et qui me pousse irrésistiblement à vous traduire mes impressions.

* * *

Votre pièce est venue au moment opportun. On est las, généralement, des doctrines néantistes qui murent l'homme dans la tombe; on est las aussi des doctrines spiritualistes exagérées qui placent l'âme, après la mort du corps, dans un état de béatitude contemplative, ou dans un lieu de supplices éternels. L'heure était venue d'affirmer sur la scène la réalité des manifestations spirites, la supériorité du spiritisme sur les religions et les philosophies connues. Vous l'avez fait avec une grande chaleur de conviction, une sûreté de touche extraordinaire. Plusieurs journalistes ont reconnu — et c'est aussi mon opinion — que tout ce qui, dans votre pièce, a trait au spiritisme, porte la marque d'une inspiration supérieure.

J'ai été pris, dès le premier acte, par cette admirable scène — conférence contradictoire entre un matérialiste et un spirite — où vous placez notre cause sous le patronage des nombreux savants qui, après avoir minutieusement observé les faits, ont conclu à la réalité absolue des phénomènes du spiritisme.

Puis, est venue la scène de la « table », la plus difficile, selon moi, celle qui pouvait impressionner le plus diversement le public. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai vu un auditoire, composé de beaucoup de sceptiques, assurément, assister à la représentation théâtrale — c'est-à-dire fictive — d'une séance de typtologie.

Et, en effet, quelques rires, partis du fond de la salle, sont venus ponctuer ironiquement les premières lettres désignées

au moyen de craquements forcément simulés, nullement dus à des influences spirituelles. Mais ces rires ont presque aussitôt cessé pour faire place à un intérêt croissant. Le public a compris qu'après avoir fait au spiritisme une égide des noms — la plupart illustres — des savants qui s'en sont occupés, vous aviez voulu indiquer comment, avec quelle simplicité, on procède à l'expérimentation des phénomènes spirites. C'était là la marche naturelle, et vous l'avez naturellement suivie.

Au deuxième acte, il n'est plus question de spiritisme. Les journaux se sont accordés à dire que c'était une habileté : j'y ai vu, moi, une nécessité. Il fallait que l'esprit du public se reposât. C'était déjà beaucoup de lui avoir fait entendre une conférence scientifique et de lui avoir montré le côté expérimental de nos doctrines. Vous réserviez leur développement philosophique pour le troisième acte, le plus propre, par les circonstances du drame, à mettre en lumière la pluralité des existences opposée au ciel et à l'enfer catholiques.

*
* *

Ce troisième acte m'a littéralement transporté. Voilà du spiritisme élevé et pur, de la morale spirite féconde et sublime ! Allan Kardec et tous nos devanciers partis pour la céleste patrie ont dû se réjouir du pas immense que vous faisiez faire à nos doctrines en les mettant ainsi en relief, en les montrant comme le couronnement de la philosophie des anciens et de l'enseignement du Christ lui-même. Il est impossible à un homme de cœur, fût-il le plus endurci matérialiste ou le religieux le plus ancré dans son orthodoxie, de ne pas éprouver une sensation profonde à l'audition de ces paroles rénovatrices, qui placent la bonté, le pardon, l'amour, au-dessus de l'impitoyable justice et même de l'austère vertu.

Quelques spirites, dans leur zèle peut-être immodéré pour tout ce qui touche à notre chère cause, auraient voulu que l'apparition de Simone, au dernier acte, fût bien considérée comme l'apparition d'un esprit prenant pour un moment l'enveloppe corporelle. Ce n'est pas mon avis. Tout est bien qui finit bien, d'ailleurs. Et il s'agissait de démontrer que le spiritisme est assez puissant pour vaincre des préjugés enracinés, pour s'opposer victorieusement au : « Tue-la ! » de M. Alexandre Dumas fils, et pour faire pardonner — en fin de cause — par le mari offensé, l'adultère de sa femme vivante, repentante, désolée, capable enfin d'une nouvelle existence toute de dévouement, d'honneur, de véritable et profond amour.

*
* *

Voilà les grandes lignes de votre pièce, à ce qu'il m'a paru. Mais que de détails typiques et charmants ! Quels traits délicieux contre cette science officielle qui « a fait attendre le magnétisme cent ans avant d'en reconnaître l'existence ! »

Et quelle trouvaille que ce nouveau discours du docteur matérialiste Parisot, reprenant les arguments de son adversaire, constatant que tous les savants désignés par celui-ci avaient bien tenu le langage qu'il leur prêtait, et concluant, quant à lui, à une épidémie générale de folie chez ces savants !...

Soyez donc loué, Monsieur et cher Maître, pour le fond comme pour la forme de votre œuvre si spirituelle et si utile.

Le spiritisme a aujourd'hui, grâce à vous, fondu en partie la glace du scepticisme dans ce Paris gouailleur qui, malgré tout, commence à s'intéresser à la destinée future des êtres. Il en est peut-être surpris lui-même, mais c'est ainsi. Fils de Voltaire, il l'est toujours, mais il l'est aussi de Victor Hugo. Il repousse donc les dogmes contraires à la raison, mais il se prend à interroger l'horizon que notre grand poète lui a ouvert au-dessus de la Terre. Il lui manquait une base philosophique solide. Vous lui avez montré celle du spiritisme : il s'en souviendra.

Mais quand aurons-nous la grande joie de revoir *Spiritisme* sur l'affiche ? Et ne pourrait-on représenter cette pièce ailleurs qu'à Paris : à Lyon, par exemple, où les spirites sont si nombreux ? Nous la voudrions voir jouée, quant à nous, dans tous

les coins du monde. Elle serait capable de régénérer la conscience universelle.

*
* *

Et maintenant, Monsieur et cher maître, permettez-moi de vous exprimer, au nom des lecteurs du « *Progrès Spirite* » qui, tous, vous aiment et vous honorent, les remerciements que nous vous adressons pour votre courageuse initiative en faveur de nos doctrines. Nous espérons que l'Esprit de votre excellent père, qui fut un spirite si convaincu et si dévoué, a pu prendre sa part de la joie que nous avons tous éprouvée à voir notre cher spiritisme si vaillamment défendu, si magnifiquement glorifié par votre beau talent.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Maître, l'expression de nos sentiments respectueux et fraternels.

A. Laurent de FAGET.

LE MOUVEMENT SPIRITE

Revue des Journaux

LES TABLES TOURNANTES

Avec les tables tournantes et le spiritisme renaissait, il y a un peu plus de quarante ans, l'art de Cagliostro.

Les tables ont commencé à tourner en 1853. Pendant plusieurs mois, on vit alors, dans les salons ordinairement animés d'une causerie piquante, des hommes et des femmes assis autour d'une table, sérieux, immobiles, muets, les doigts étendus, les yeux obstinément fixés sur un point de cette table, dans une attente pleine d'angoisse, tantôt se retirant épuisés par des efforts inutiles, tantôt, si un mouvement se déclarait, troublés et jetés hors d'eux-mêmes, poursuivant le meuble qui fuyait. Il y eut un beau moment, le moment de la première ferveur, de la confiance et de l'enthousiasme qui font réussir.

Quelles dissertations profondes sur les fluides ! Quelle humiliation de ceux qui n'en avaient pas !... Quel feu pour propager la religion naissante ! Quelle affection entre les adeptes ! Quelle indignation contre les esprits-forts ! Ce fut l'âge héroïque des tables tournantes. Mais, hélas ! rien ne dure ici-bas. Quelques crises nerveuses, quelques accès de folie survenus après des expériences donnèrent des craintes ; puis, les tables s'étant mises à parler, des scrupules religieux s'éveillèrent : on ne fut pas bien sûr de n'avoir pas commerce avec le démon ; puis le plaisir de la nouveauté s'affaiblit, puis les beaux jours arrivèrent ; enfin les tables allèrent rejoindre les potiches dans cet immense garde-meuble français où dorment dans la poussière toutes les nouveautés de la veille, tout ce que nous avons aimé un jour et oublié le lendemain.

Les Esprits

Pour relever l'intérêt des tables, qui languissait, les Esprits sont arrivés à propos d'Amérique. En quelques années, les Esprits firent des progrès étonnants.

Au début, il faut aux Esprits une table pour organe ; la table ne sait dire que deux mots, oui et non ; pour dire oui, elle levait une fois le pied, deux fois pour dire non ; il faut, pour l'interroger, une douzaine de personnes en cercle ; ce langage était pauvre, lent et grossier. Premier progrès : on se contente d'une seule personne devant un guéridon. Second progrès : on compose un alphabet ; le nombre de coups frappés indique une lettre par la place qu'elle tient dans l'alphabet de celui qui interroge ; un coup signifie *a*, deux coups *b*, ainsi de suite ; le guéridon est capable de phrases et s'émancipe. Troisième progrès : cet alphabet est bien lent, vingt-quatre coups pour un *z* ! Si le guéridon écrivait ?

Il écrira :

Pour cela on lui met au pied un crayon et sous le pied une feuille de papier blanc. Ah ! maintenant on va vite ! Quatrième progrès : le guéridon est trop lourd, il est remplacé par une planchette. Cinquième progrès : qu'a-t-on besoin de planchette ? Un médium sachant écrire suffit.

C'est ainsi que le génie humain est partout le même, faisant d'abord mal, puis mieux, puis bien, puis très bien, tirant du bégaiement des tables la langue rapide des médiums, qui est aussi loin de ces rudiments que l'écriture cursive est loin de l'écriture hiéroglyphique, et que l'algèbre est loin du calcul sur les doigts. Comme il simplifie les méthodes quand il entreprend une éducation ! Comme il est un excellent maître ! Mais il faut dire aussi que les Esprits ont bien des dispositions.

Certains diront : Pourquoi tant de temps perdu ? Pourquoi ne pas débuter par où on a fini ? Ceux-là sont des gens pressés et illogiques. Si du premier abord un homme s'était posé en médium, écrivant sous la dictée des Esprits, on aurait pu se défier de lui, soupçonner qu'il y mettait du sien ; mais, lorsqu'on a vu une chose sans malice, innocente, une table, du bois, être l'organe des Esprits, on comprend que ce sont réellement eux qui parlent par l'intermédiaire du médium, que tout leur est bon pour se faire entendre, la main de l'homme et le pied de la table indifférement. Les Esprits se mirent enfin à écrire ; on ne pouvait pas leur demander plus. »

LES ORGANES SPIRITES

Le mouvement spirite compte actuellement en France neuf revues mensuelles défendant les différents points de la doctrine.

Ainsi, un homme de science pourra lire avec fruit la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, publiée depuis six mois, sous la direction de Gabriel Delanne; ainsi que le *Progrès spirite*, paraissant deux fois par mois, magistralement dirigé par M. Laurent de Faget, poète très distingué...

Nous signalerons encore un organe très sérieux, qui fait tous ses efforts pour concilier le positivisme éclairé avec le spiritisme : c'est l'*Humanité intégrale*, dirigée par M. Camille Chaigneau, 20, avenue Trudaine, Paris, et qui compte parmi ses rédacteurs M. Emile di Rienzi, un écrivain aussi fin qu'érudit, et M. Marius George, esprit positif et ennemi de toute extravagance.

RÉFLEXIONS ET REGRETS

En résumé, il est naturel de lire dans le passé et même dans l'avenir ; de communiquer directement d'esprit à esprit, de transmettre et de recevoir aussi les volontés et les idées ; il est naturel que l'apposition des mains immobiles fasse tourner une table ou l'élève en l'air, que les Esprits viennent en permission sur la terre, esprits des morts, des anges ou des démons, qu'ils soient à nos ordres, qu'ils répondent à nos questions sur ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, se manifestent par des coups dans les cloisons ou par les chocs d'un pied de table, qu'ils parlent par nos mains ou sans nos mains, tout seuls. Or, pourquoi ne fait-on nul usage de tant de science ? Pourquoi, si les hommes ont été pourvus d'un sens extraordinaire par lequel ils connaissent le visible et l'invisible, le passé, le présent et l'avenir, ce monde-ci et l'autre monde, agissent-ils comme s'ils n'avaient pas reçu ce présent ?

Nous livrons ce problème aux esprits sérieux ; il mérite certainement leur attention..... A. F.

Le National, du 9 février 1897.
(Le même article a paru dans le journal *le Jour*)

Echos et Nouvelles

—

IMPORTANT PHÉNOMÈNE SPIRITE

—

Le fait que je veux porter à la connaissance des personnes qui étudient le Spiritisme appartient à la catégorie des *phénomènes spirites intelligents et de prévision de l'avenir*. Ici je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'apporter des témoignages, ayant été moi-même le *médium écrivain* et par conséquent témoin oculaire et auriculaire de tout ce que je vous raconte.

Demeurant avec M. X. sur le même

palier de la même maison, nous fîmes connaissance et, au bout de très peu de temps une sincère amitié s'établit entre nous : tellement que chaque jour après le diner, sur une terrasse commune (partagée en deux par un grillage) et à l'ombre d'un feuillage touffu fourni par une vigoureuse vigne vierge, nous attendions ensemble l'heure du travail en causant de mille choses. Pour des raisons, en grande partie futiles, notre amitié fut tout à coup brisée, et, dominés tous deux par le point d'honneur, nous restâmes plus de deux semaines sans nous parler ni nous saluer ; après quoi, de nouvelles circonstances étant survenues, qui rendaient tout raccommodement impossible, je décidai de me résigner à la force des évènements et d'oublier l'amitié disparue.

Un soir, voulant me distraire et soulager mon esprit de ce cauchemar continuel et pénible, je résolus d'aller au théâtre, mais ayant subitement changé d'idée, après avoir erré longtemps par la ville, je retournai chez moi et me mis au lit. Mais voici que survint la sensation psychique étrangère bien connue, m'annonçant une communication médianimique, et en effet, après quelques secondes j'écrivis : « *Demain tu te rendras sur la terrasse, à 14 heures. M. X. t'adressera la parole le premier, te demandera pardon et toi, n'insiste pas sur le passé, d'autant plus que tous les torts ne sont pas de son côté. En ce moment il se trouve dans la rue...* (et ici j'écrivis le nom d'une rue de notre ville) *dans la maison de la famille...* (et ici un nom qui m'était inconnu et que je n'avais jamais entendu prononcer par M. X.) *où sont réunis plusieurs messieurs, dames et demoiselles.* » Ce nom complètement inconnu de moi, la ferme conviction où j'étais de l'absolue impossibilité d'une coïncidence, la grande valeur du phénomène dans le cas où la prédiction se réaliserait, tout cela me donna la conviction que je me trouvais en face d'une de ces mystifications qui sont si fréquentes, et quoique ma main continuât à tracer des mots affectueux insistant sur cette communication, mots que je passe pour abréger, travaillé par mille pensées, à la fin je m'enfonçai sous mes couvertures pour chercher le sommeil, seul vrai soulagement dans les heures tristes de la vie. Le lendemain (c'était un Dimanche) après le dîner je m'assis sur la terrasse le dos tourné (comme d'habitude) au mur de séparation, et je me mis à lire, je ne sais plus quel livre. Vers les deux heures, l'ami qui était sorti et rentré chez lui plusieurs fois en chantonnant, à ma grande surprise, s'appuya sur le grillage et me demanda d'abord quel livre je lisais, puis de suite après me pria de venir un instant chez lui. Les mots écrits la veille se présentèrent à mon esprit avec la rapidité de la foudre ; sans balancer je courus chez lui où il me demanda pardon et, depuis ce temps-là, nous fûmes plus amis que jamais. Où étiez-vous hier soir ? Dans la famille... (et ici il répéta exactement le nom que j'avais écrit médianimiquement), famille que je ne connais que depuis quelques jours, et où j'ai passé agréablement la soirée en compagnie de plusieurs messieurs et de plusieurs dames. Lui ayant demandé ensuite quelle raison l'avait poussé à m'adresser la parole le premier après un si long silence, il hésita d'abord, puis il dit qu'une idée s'était tout à coup emparée de lui si fortement qu'il n'avait pu réagir contre elle et avait été obligé de lui céder. Je dois faire remarquer que M. X. ignore complètement le spiritisme et les sciences occultes. Tel est le récit sincère de l'évènement, et maintenant permettez-moi un peu de critique.

Suit une discussion pour rechercher si « ce phénomène peut être expliqué par le hasard, une cause télépathique (à rechercher), ou bien un agent invisible mais intelligent, qu'à cause de cela les spirites appellent *Esprit.* » L'auteur commence par rejeter, avec raison, l'explication par le hasard. Il trouverait plus de valeur à l'hypothèse télépathique, mais il se croit obligé de la repousser aussi, parce que son ami, au moment de la communication était à cent lieues de penser à lui, il était en train de rire et s'amuser dans la socié-

té où il se trouvait. Quant à lui, il n'a pas pu imposer sa volonté à son ami : il aurait fallu pour cela que son inconscient se fût transporté dans le lieu où il se trouvait et eût lu dans sa pensée le nom de ses nouveaux amis, hypothèses difficiles à admettre. Par exclusion, il se trouve donc obligé d'admettre la troisième hypothèse : l'action d'un Esprit.

L'auteur termine en disant que : « les intelligences ou esprits communiquent avec l'homme par des moyens multiples, qui souvent échappent à nos sens limités, mais qu'on peut reconnaître dans l'inspiration, le hasard, le destin, la fatalité et dans toute la grande phénoménologie médianico-physico-spirite. »

Dr F. Rozier.

(Du *Vessillo Spiritista*, février 1897, sous la signature : Docteur Giuseppe Paravicini)

Une maison hantée à Ath

—

(De *l'Étoile belge*)

Ath, 7 décembre.

Des faits, semblables à ceux qui ont été constatés dernièrement à Valence-en-Brie, et auxquels ceux qui en sont l'objet attribuent une origine surnaturelle et mystérieuse, jettent en ce moment une certaine émotion dans la paisible petite ville d'Ath et dans les environs.

Vers le milieu du mois d'octobre dernier les époux Pollain, venant d'Ostiche, s'installaient dans une maison du faubourg de Tournai, à Ath, et y ouvraient un petit débit d'aunages et d'épiceries.

A peine étaient-ils installés dans la maison que les phénomènes soi-disant surnaturels commencèrent.

L'argent disparaissait des tiroirs, les marchandises quittaient le magasin, sans qu'on pût parvenir à découvrir de quelle manière ou par quelle intervention.

L'hypothèse des voleurs devait être écartée, car on retrouvait successivement les objets disparus dans les divers endroits de la maison.

Tantôt l'argent échappé d'une armoire dont le mari seul conservait la clef, se retrouvait dans les sentiers du jardin, ou sous un encombrement de caisses au grenier. Tantôt les marchandises prenaient une destination plus excentrique encore.

C'est ainsi que le chocolat qu'on chercha partout fut un beau matin découvert au fond de la fosse d'aisance.

L'autre jour, les couteaux manquaient à l'heure du repas, et quelque temps après on les trouvait disséminés un peu partout. Peu à peu les voisins finirent par s'inquiéter de cet état de choses et par partager la frayeur des gens de la maison, d'autant plus que de semblables faits se constataient au même endroit.

Les locataires qui avaient précédé les époux Pollain dans la maison, s'étaient plaints de phénomènes de même ordre. La nuit, disaient-ils, ils entendaient marcher sur le toit. Un agent de police passa une nuit dans l'immeuble et attribua les bruits perçus aux ébats d'une bande de rats.

Cette fois les incidents ne se limitent plus seulement à des bruits insolites, mais on se trouve en présence de phénomènes de translation et de transports d'objets d'un lieu à un autre tout comme à Valence-en-Brie. L'esprit cependant se bornait jusqu'en ces derniers temps à faire aux époux Pollain d'assez innocentes niches sans aller, comme dans le cas précité dont le docteur Papus et l'abbé Schnebelin s'occupèrent, jusqu'à proférer d'ordurières injures ou à briser des glaces ou des meubles.

Mais ces jours-ci il a fait mine de se départir de la bénignité. Jeudi, vers midi, un commencement d'incendie se déclarait chez les époux Pollain qui put être promptement maîtrisé. Mais, chose curieuse, on constata que le feu avait pris naissance dans un lit, *entre deux paillasses*. Il ne pouvait évidemment être allumé que par l'esprit.

La nuit précédente, un agent était resté dans la maison sans avoir rien remarqué d'anormal. Mais immédiatement après son départ, les phénomènes recommencèrent de plus belle.

Ces faits ont fini par attirer l'attention de l'autorité religieuse, et un vicaire de la

paroisse de Saint-Martin s'est transporté sur les lieux afin de conjurer les esprits malfaisants par des prières et des cérémonies spéciales.

Cette semaine, six hommes sont venus du village d'Ostiche, armés de gourdins, pour passer la nuit dans la maison hantée et dire son fait au « revenant. » Quelques-uns d'entre eux prétendent l'avoir aperçu, mais il leur a été impossible de l'atteindre. Les choses en sont là. La maison où se passent ces phénomènes est isolée, au bord de la route d'Ath à Lessines. Les époux Pollain l'occupent seuls avec leur fille, âgée de 14 ans.

(*Le Voile d'Isis* du 17 décembre 1896)

UN MARIAGE RUSSE

HISTOIRE VÉRITABLE (1)

Un soir de décembre, quelques jours avant les fêtes de Noël, j'avais réuni à ma table une petite colonie étrangère, vraiment des plus aimables. Elle se composait de Mlle de P., de son amie Mme D.., d'un jeune Suédois, leur compatriote, d'un Américain, d'un comte russe, de notre sympathique directeur du Journal *le Spiritisme* et de mes deux neveux.

Le diner fut très gai, la conversation tomba naturellement sur le spiritisme, car à l'exception du Russe et de mes neveux, tous les autres étaient spirites. Ce fut à qui raconterait les phénomènes dont il avait été témoin, ceux obtenus par leur médiumnité. Enfin, lorsque nous passâmes au salon, notre jeune Russe nous fit le récit du mariage de son père, qui était des plus étranges et que le spiritisme seul peut expliquer.

La famille de sa mère habitait Saint-Pétersbourg, elle appartenait à la haute noblesse de la Cour et avait une fortune considérable.

(1) C'est en feuilletant un des volumes de la collection du journal *Le Spiritisme*, à la date de juillet 1887, que notre attention a été attirée par cet intéressant récit. Nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire.

Olga, leur fille unique, était admirablement douée, un esprit charmant, une grande bonté, beaucoup de franchise et de loyauté dans le caractère, elle était tellement adorée de ses parents, qu'elle n'avait jamais eu besoin de disculper ses moindres actions. D'une grande beauté, cheveux blonds en abondance, une peau de satin, fine et transparente ; un teint de fraîche et robuste santé, de grands yeux bleus, une taille de reine, et vous pourrez vous rendre compte des succès que cette belle jeune fille obtenait dans les fêtes de la Cour et de la haute société de Saint-Pétersbourg.

Parmi les nombreux adorateurs qui l'entouraient, il y avait un jeune marin, appartenant à une famille noble de l'Ukraine ; il était d'une grande distinction, aussi beau qu'elle-même, mais beaucoup moins riche. Cette disproportion de fortune le rendait très malheureux ; il craignait qu'on pût supposer qu'il ne recherchait que la brillante position de celle qu'il adorait. Cette pensée l'obsédait, le rendait timide et tremblant. La jeune fille remarqua cette muette et respectueuse admiration et lui sut gré de ne pas, comme tant d'autres, l'accabler de compliments qui l'embarrassaient.

Un soir de Noël, fête qu'on célébrait en famille, une tante d'Olga, sœur de son père, se plaignait amèrement du scepticisme de l'époque où elle achevait sa vie, elle rappelait les charmantes et poétiques croyances de sa jeunesse, la naïveté touchante des légendes d'autrefois et la foi profonde que leurs âmes éprouvaient au récit de faits qui leur paraissaient surnaturels. « Ainsi, disait-elle, vous ne croyez plus à la possibilité de voir l'homme que vous devez épouser, vous apparaître à minuit, le soir de Noël, au moment où l'enfant béni naît à sa mission divine. Ces croyances sont indignes de vos esprits positifs. Eh bien ! elles nous donnaient espérance et bonheur. »

Olga, vivement intéressée, questionna sa tante sur la façon dont il fallait s'y prendre pour obtenir la vision, si c'était bien difficile. « Mais non, ma chère enfant,

« il faut se recueillir, regarder dans un
« miroir et prier sans tourner la tête surtout. »

Rentrée chez elle, Olga se hâta d'achever les préparatifs de sa toilette de nuit, afin de pouvoir se délivrer du service de sa femme de chambre, et, une fois seule, elle posa un miroir sur une table, s'assit devant et pria du plus profond de son cœur, souriant à sa charmante image qui s'y reflétait, lorsqu'elle entendit un léger bruit derrière elle qui la fit tressaillir, la porte s'ouvrit doucement et elle vit dans la glace le jeune marin, le comte Batianine, qui entrait chez elle. Il traversa la chambre, passa par conséquent auprès d'elle, et, décrochant son sabre, comme les officiers russes ont l'habitude de le faire lorsqu'ils entrent dans un salon, le déposa dans un coin, et revint vers elle souriant, lui tendant la main. Olga, épouvantée, poussa un cri déchirant et s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se vit entourée de ses parents, de sa nourrice, qui lui prodiguaient les soins les plus affectueux. Elle se jeta dans les bras de sa mère, en lui disant : Oh ! mère que j'ai eu peur ! — Mais, quelle est la cause de cette frayeur ? lui dit son père. — Je n'ose vous la dire, vous allez vous moquer de moi. Et, montrant le miroir : Je voulais voir mon fiancé, ou plutôt le futur mari désigné par l'Enfant béni ! Je l'ai vu. Puis elle leur raconta la vision qu'elle avait eue.

(à suivre) B. FROPO.

NÉCROLOGIE

Nous recevons de l'écrivain socialiste bien connu, Edmond Potonié-Pierre, la lettre suivante, que nous nous faisons un devoir d'insérer :

Cher Confrère et ami,

Ma pauvre Eugénie vient d'avoir la douleur de perdre son frère Guillaume Pierre, juge de paix à Brest.

Je crois que ceux qui restent se sentent seuls séparés de ceux qui partent ; de là leur douleur. Quant à ces derniers, il ne doit y avoir aucun déchirement de ce genre de leur part ; sans doute restent-ils avec nous ?

Alors, quand la porte de la mort leur est ouverte, ils doivent savoir !

Guillaume Pierre, ainsi que son père, était un spirite convaincu.

Je vous serre la main de tout cœur.

EDMOND POTONIÉ-PIERRE.

Nos plus vives sympathies à Madame Eugénie et à M. Edmond Potonié-Pierre, ces deux inébranlables champions de tous les progrès sociaux, dont l'âme reste ouverte au progrès par excellence, celui qui d'étape en étape, d'incarnation en incarnation, de monde en monde, nous rapproche de la divine perfection et de l'éternel bonheur.

Mme Gonet, le médium écrivain que tous les spirites fréquentant les groupes de Paris connaissent et apprécient, nous annonce, de son côté, le départ de sa fille bien-aimée, Mme Justine Manescau, pour ces contrées de l'espace où la mort reproduit la vie sous une forme nouvelle.

Notre sœur en croyance, Madame Gonet, a une foi trop vive en l'avenir de notre être après la tombe pour que nous lui adressions de banales consolations.

Pour elle, sans aucun doute, sa fille est plus vivante que jamais.

On nous signale aussi le décès de M. Ragot, spirite d'un âge très avancé, abonné à notre journal, qui habitait Paris, 128, rue de Vaugirard ; et la désincarnation de M. Richard, chef du groupe 186, rue St-Antoine, à Paris.

A tous ces frères et sœurs délivrés de l'enveloppe corporelle terrestre, nous adressons nos plus fraternelles pensées. Puissent-ils, promptement dégagés des derniers liens fluidiques qui les rattachent à la matière, s'élever, rayonnants, vers de plus hauts foyers de vie et y goûter ce calme de la conscience, cette paix du cœur, ce bonheur parfait qu'on trouve si rarement sur notre terre tourmentée.

A. L. de F.

—

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer aux numéros suivants des articles qui attendent depuis longtemps déjà, à notre grand regret. Notre prochain numéro contiendra le compte rendu des six conférences publiques que notre éminent frère en croyance, Léon Denis, vient de donner à Bruxelles, Anvers et Liège, et qui ont obtenu un si vif et si légitime succès.

Le Gérant : A. BOYER.

PARIS. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.